



Sous la direction de

Clémentine  
Portier-Kaltenbach

# Coups de Chœur

Ils racontent leur église préférée

Adrien Goetz · Franck Ferrand · Emmanuel de Waresquiel  
Christophe Bourseiller · Clémentine Portier-Kaltenbach  
Philippe Charlier · Thierry Lentz · Jean-Yves Patte · Fabrice d'Almeida  
Serge Legat · Jean-Louis Bachelet · Bruno Fuligni · Loïc Finaz

Tallandier



Coups de cœur



Sous la direction de  
Clémentine Portier-Kaltenbach

## Coups de cœur

*Ils racontent leur église préférée*

Adrien Goetz – Franck Ferrand  
Emmanuel de Waresquiel – Christophe Bourseiller  
Clémentine Portier-Kaltenbach – Philippe Charlier  
Thierry Lentz – Jean-Yves Patte – Fabrice d’Almeida  
Serge Legat – Jean-Louis Bachelet  
Bruno Fuligni – Loïc Finaz

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2018.  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979-10-210-3035-0

## Introduction

*Clémentine Portier-Kaltenbach*

Que nous croyions au ciel ou que nous n’y croyions pas, nous avons tous une église qui nous tient à cœur. Pour l’un, ce sera cette humble chapelle perdue en pleine campagne ou l’église villageoise de son enfance, pour l’autre, l’église de son quartier ou la cathédrale fleuron de sa ville de résidence. Il y a l’embarras du choix : notre pays compte cinquante mille édifices religieux pour le seul rite catholique, et plus de soixante et onze mille toutes religions confondues. Il est donc quasiment impossible de passer une journée entière sans apercevoir une ou plusieurs églises ; et celui qui les ignore par athéisme finira lui aussi tôt ou tard par franchir le seuil de l’une d’entre elles, à l’occasion d’un baptême, d’une communion, d’un mariage, de funérailles dans son entourage, ou même par simple curiosité. Ce jour-là, ne croyant pourtant ni à Dieu ni à diable, il se surprendra à déambuler dans la nef

dans un silence respectueux. Car c'est un fait étrange qu'il nous a tous été donné d'observer : on n'entre pas dans une église, un temple, une synagogue ou une mosquée comme on entre dans un musée.

Quelle en est la raison ? Sans doute éprouve-t-on le sentiment plus ou moins conscient qu'il s'agit d'un lieu « sacré », exigeant de nous un minimum de tenue. Pourtant, rien n'oblige le non-croyant à ne pas manifester haut et fort son propre anti-credo, quand il se promène, pour une raison ou pour une autre, sous les hautes nefs d'une église jusqu'alors inconnue de lui. L'argument du « sacré » et cette « terreur sourde et diffuse de l'au-delà » dont parlait Frison-Roche dans *Premier de cordée* nous paraissent donc insuffisants pour expliquer l'ineffable expression de respect lisible sur tout visage croisé sous les voûtes silencieuses d'une église.

De toute évidence, une relation d'un type spéciale s'établit entre l'édifice religieux et nous. Un visiteur en arrêt devant la Joconde interrogera le tableau, avec ou sans l'aide d'un guide. Dans une église, la relation est inverse : on est, ou l'on se sent, interrogé. Comme le précise Loïc Finaz dans cet ouvrage : « Tout est affaire de croyance. En Dieu ou dans le hasard qui nous ressemble dira Bernanos : c'est-à-dire en soi. » En soi. C'est dans ce lieu inattendu que se situe l'essentiel, lorsqu'on entre dans une église. Un « en soi » abso-

## INTRODUCTION

lument libre de toute inquisition puisqu'il n'est offert qu'à notre propre regard, selon une intimité inviolable.

Paris, comme toutes les capitales du monde, rassemble un nombre considérable d'églises. Les fondations de certaines plongent à l'origine de notre ère. D'autres sont presque contemporaines. Si elles nous sont si chères, c'est qu'elles ont été les témoins muets des heures les plus glorieuses ou les plus sombres de notre histoire. Comme le note Adrien Goetz, « une église ne saurait se réduire à un décor, à une machinerie de toiles et de pierres ». En elles se sont rencontrés les rois du monde, comme le peuple le plus indigent. On y a célébré les victoires militaires, on y a prié pendant les pestes. Et quand il ne se passait rien de notable, on y entrait quand même, parce que « notre besoin de consolation est impossible à rassasier », comme le dit justement Emmanuel de Waresquiel dans les pages qui suivent. On y a baptisé les nouveau-nés et salué la dépouille des défunts. On s'y est réjoui, on y a pleuré, on y a espéré, souvent sans rien obtenir. Les plus agnostiques d'entre nous ne peuvent nier avoir secrètement attendu quelque réponse à une question intérieure. Jean-Yves Patte se souvient des moments passés, enfant, à la chapelle Notre-Dame-de-la-Médaille-Miraculeuse : « Je me pris à fixer les statues espérant que l'une d'elles ferait quelque chose ; je guettais, comme chaque fois, puis je passais à autre chose, comme chaque fois ; et

cette autre chose me ferait regretter, plus tard, de ne pas avoir vu le signe attendu. »

Voilà pourquoi en conviant treize historiens et écrivains à raconter « leur église » dans un ouvrage commun, il ne s'agissait nullement de rassembler un groupe de « cathos » triés sur le volet, même si leur nombre constitue indéniablement un clin d'œil à la communauté d'amis que constituèrent jadis Jésus et ses douze apôtres ! Non, l'idée était au contraire de fédérer diverses personnalités, et de leur laisser carte blanche autour de ce seul sujet : « Écrivez quelques pages sur votre église parisienne préférée, votre “coup de cœur” ! » Parmi les auteurs enthousiasmés par la proposition, il se trouve des croyants et des non-croyants. Les pages d'un catholique pratiquant suivent celles d'un libre-penseur, celles d'une protestante précèdent celles d'un juif. La piété de l'un côtoie l'irrévérence ou le scepticisme de l'autre, sans que ni les uns ni les autres n'en prennent ombrage. On y ressent, bien au contraire, l'expression d'une singulière et salutaire richesse.

Est-ce à dire que la visite d'une église nous en apprend plus sur nous-mêmes que sur les richesses considérables que les siècles y ont amassées ? Car le fait est que toute église compose une symphonie de toute l'histoire de l'art : vitraux médiévaux aux couleurs aujourd'hui impossibles à créer, tableaux de maîtres, statuaire dix fois centenaire ; le restaurateur

## INTRODUCTION

du XIX<sup>e</sup> ajoutant sa touche romantique à une colonne Renaissance ; l'architecte classique adjoignant une chapelle de style antique à un chœur gothique flamboyant ; le vitraillier contemporain venant combler de couleurs étonnantes les grisailles posées par défaut, à la place d'une fenêtre ogivale brisée par la guerre ou l'incendie... Chacune de ces églises est une encyclopédie passionnante. Mais ce qui la rend troublante entre tout, c'est cette question qu'elle pose au plus intime de nous-mêmes ; une question qui, en définitive, interroge ce que nous avons de plus cher dans cette vie : l'amour.



## SAINT-ROCH

*Adrien Goetz*

La nef est vide. Les touristes entendent pourtant monter des chants et des prières. Quelques fidèles se hâtent. Ce matin, dans la chapelle de la Vierge, cachée derrière le chœur de Saint-Roch, au fond de l'église, un office est célébré à la mémoire d'un « écrivain français ».

À Saint-Roch, le chœur est un aimant, les chapelles latérales peuvent attendre. D'instinct, ceux qui entrent montent vers l'abside, ils aperçoivent une immense croix dans le lointain, avant de découvrir que s'ouvre, au fond, un espace circulaire, éclairé par un éclatant soleil sculpté avec des nuages, des rayons, et le ciel de Paris serti dans un vitrail. La croix grise aperçue dès l'entrée semble s'être effacée, l'œil est capté par cette éclatante vision.

« Écrivain français » : ce sont les premiers mots, graves et recueillis, qu'emploie Jean d'Ormesson pour

prononcer l'éloge de celui qui fut son turbulent et talentueux ami : « Nous sommes ici parce que nous aimions Pierre Combescot, écrivain français. » Il parle des plages corses, des souvenirs de promenades en bateau jusqu'aux îles Sanguinaires, des marronniers du Caylar autour de l'enclos où l'on fait courir les vachettes et de ce pays de Nîmes où le romancier aimait écrire pendant l'été. La brise marine et le soleil : de chaque côté de la chapelle, deux plaques s'élèvent. L'une a été posée à la mémoire de l'amiral de Grasse par les Cincinnati de France, descendants des héros de la révolution américaine, l'autre à l'initiative de la ville de Saint-Malo, pour commémorer Duguay-Trouin : un vent d'histoire et de batailles navales que personne n'attendrait ici se mêle à l'exaltation de la gloire divine.

Un prêtre âgé lit le début de la Genèse. Il a la voix de Fanny Ardant. « Au commencement... » Au premier rang, un ancien ministre de la Culture écoute les yeux mi-clos. Fanny Ardant, il l'avait eue à son bras pour une soirée des Césars, il pense certainement à elle. C'est ce qu'on appelait jadis une « distraction dans la prière », les directeurs de conscience recommandaient d'y être très attentif. « Deux distractions annulent une prière » : les enfants d'autrefois le savaient car Paul Féval l'a écrit dans un merveilleux roman populaire, *La Fée des grèves*, qui se passe au Mont-Saint-Michel. Les proches du disparu, romancier populaire aussi à sa façon, sourient ; Pierre Combescot aurait aimé qu'ils

sourient. Pour évoquer l'auteur goyesque et picaresque des *Funérailles de la sardine*, Jean d'Ormesson, ému, se tourne vers le célébrant : « Je crois bien, mon père, qu'il préférerait le péché. »

Cette fois, tous rient, et Pierre Combescot aussi, passé quelques mois auparavant, après de grandes souffrances, dans un monde que nous voulons croire meilleur – selon la formule d'usage.

La dame qui tient le petit orgue, sur le côté, rabattant brusquement la mèche poivre et sel qui lui cachait les yeux, attaque alors, par surprise, vraisemblablement selon les volontés du disparu, une transcription – peut-être composée par elle-même – de la célèbre entrée du *Lac des cygnes*. L'assistance tangué. Cette musique parle aux initiés : sous le pseudonyme de Luc Décygnés, Combescot avait tenu, durant des années, la chronique des ballets et des spectacles lyriques du *Canard enchaîné*. Il en était titulaire, comme on est « titulaire » d'un orgue de paroisse – à Saint-Roch, muet ce matin-là, à l'autre extrémité de l'église, l'orgue est un Louis-Alexandre Clicquot repris par Cavaillé-Coll, rien de moins. S'illustrèrent à sa tribune l'étrincelant Balbastre et le vrombissant Lefébure-Wely. Balbastre, si brillant, si distrayant, que l'archevêque de Paris dut faire interdire ses *Noëls* pour Saint-Roch un peu trop profanes, devint le professeur de Marie-Antoinette.

À côté du ministre, un ancien grand directeur de l'Opéra a l'œil qui pétille. Le grand orgue aurait été

de trop : Tchaïkovski à l'harmonium est idéal, moment inouï. Tous croient voir un envol de tutus s'élançant des tuyaux, avec des figures acrobatiques, sous la coupole peinte par Jean-Baptiste Marie Pierre, *L'Assomption* : les chérubins font des entrechats dans les nuages pour accueillir la Madone, avec à côté d'eux d'intimidantes figures de l'Ancien et du Nouveau Testament. La célèbre Gloire sculptée par Falconet, ce soleil symbolique, une des « curiosités » de l'église, éclate de tous ses traits d'or. Cette version sacrée des flèches dardées par Cupidon sur les âmes sensibles est inspirée de la Gloire conçue par le Bernin au-dessus de la chaire de saint Pierre à Rome, traversée par l'Esprit-Saint, blanche colombe prise dans la verrière comme dans de l'ambre. La Gloire de Saint-Roch approuve cette cérémonie, et jusqu'aux cascades de distractions qu'elle procure. C'est pour cela qu'elle a été conçue. *Gloria in excelsis*. Elle est une image concrète de l'abstraction et du mystère. Une image de la joie parfaite.

\*\*\*

Un curé oublié, Jean-Baptiste Marduel, qui eut la charge de cette paroisse de 1749 à 1789, avait décidé de faire de cette chapelle de la Vierge, conçue par Jules Hardouin-Mansart pour prolonger l'église dessinée par Lemercier, la plus belle et la plus à la mode de Paris. C'était le luxe du superflu, une chapelle de

plus, la version architecturale du serviteur inutile. Il voulut orner cette arène à la façon d'un petit théâtre rocaille. Il en fit cette étonnante grotte sacrée traversée par la lumière céleste. D'où ce cirque pour les anges, qui évoque si bien une des pages des *Filles du calvaire* – le roman de Combescot se passe à Pigalle, on y croise des acrobates de cirque et des dames de petite vertu – lue ce matin-là, à la fin de la célébration. La chapelle a sa propre chaire en bois sculpté, qui semble un modèle réduit pour les enfants ou pour les petits abbés, un jouet pour s'exercer à galvaniser les foules élégantes. Les sculptures de l'autel, qui figuraient l'Annonciation, dialoguaient, dans les dernières années du règne de Louis XVI, avec ce paradis plafonnant, prêt à s'ouvrir pour de nouveaux martyrs.

En 1792, Saint-Roch eut ses martyrs, lors des massacres de septembre ; une plaque rappelle qu'ils furent béatifiés par Pie XI en 1926, mais rares sont ceux qui pensent encore à les prier. Saint-Roch sous la Révolution était le « temple du génie ». Pilastres corinthiens et faux marbres jouaient, ce matin-là, dans le soleil, comme si rien n'avait changé depuis le temps de la douceur de vivre – et pour l'ami qui était mort, c'était comme la promesse d'une gloire posthume.

Saint-Roch résume ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture religieuse française : l'enchaînement des meilleurs artistes, qui processionnent en cadence, avec des cascades et des sauts périlleux. Au commencement,

il ne s'élevait là qu'une petite église dont la nef occupait l'espace de l'actuel transept. En 1653, les travaux furent décidés. Le premier grand nom à intervenir fut Jacques Lemercier, l'architecte du cardinal de Richelieu, celui que Philippe de Champaigne peignit, un rouleau de plans à la main, devant la chapelle de la Sorbonne. Il ne vit pas Saint-Roch édifié. À sa mort, en 1654, on l'enterra à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Georges Brunel, le spécialiste des églises de Paris, souligne à quel point les travaux furent lents : quinze ans pour édifier la nef, trente ans pour la prolonger par le transept et par le chœur. L'église n'avait qu'un plafond de bois, en attendant mieux. C'est John Law, le financier, qui donna de l'argent pour construire les voûtes – les travaux commencèrent en 1722, deux ans après sa fameuse banqueroute qui avait mis à découvert plusieurs des grandes fortunes du pays. Tout cela aussi est raconté par Paul Féval, dans un autre excellent roman, *Le Bossu*. Une plaque posée en 1822 signale les noms des bienfaiteurs de l'église dont, après la tourmente révolutionnaire, on n'a pas pu retrouver les monuments : on y lit celui du duc de Caylus, ce qui conduit le lecteur de Féval à imaginer ici la belle Aurore de Caylus, et le familier du Louvre et de l'histoire du goût pour les antiques à songer au comte de Caylus, dont l'urne est aujourd'hui au musée... À Saint-Roch, tous ces récits s'entrecroisent et se chevauchent. Réalité et fiction processionnent ensemble.

Le paradoxe, c'est que cette église n'était pas encore achevée qu'on l'agrandissait déjà – comme le Louvre – puisque la spectaculaire chapelle de la Vierge, dans l'axe de l'édifice, commandée à Jules Hardouin-Mansart, le célèbre petit-neveu du grand François Mansart, avait été achevée en 1710, deux ans après la mort de son concepteur. Au sol, le tracé de cette espèce de petite église seconde, cerise posée sur l'église principale, avec son propre déambulatoire, est parfaitement circulaire : prodige, quand on lève les yeux, la coupole a la forme d'une ellipse – de quoi méditer sur la toute-puissance de Dieu qui créa la géométrie.

Comme rien, à Saint-Roch, n'est rationnel, la prodigieuse chapelle avait été finie avant la façade, pour laquelle Hardouin-Mansart avait eu quelques idées sans aucun commencement d'exécution. Son beau-frère Robert de Cotte la dessina finalement, et les travaux, dirigés probablement par Jules-Robert de Cotte, son fils, furent menés de 1736 à 1739. Cette façade obéit tellement à l'esthétique jésuite – définie par Giacomo della Porta pour l'entrée majestueuse du Gesù de Rome un siècle et demi plus tôt – qu'elle semble faite pour ne pas étonner et ménager l'effet de surprise que provoquera la chapelle d'Hardouin-Mansart.

La Révolution a éliminé les anges. Ils avaient été sculptés par Claude-Clair Francin et grimpaient aux corniches – il en avait fabriqué d'autres, à l'intérieur, pour la tribune de l'orgue – et les quelques statues

actuelles ne parviennent pas à animer ce morceau, qui n'est vraiment beau qu'au soleil, quand Saint-Roch, avec ses colonnes et ses doubles colonnes jetées en avant, prend un petit air d'église de Rome.

Saint-Roch avait aussi un clocher, dû à Robert de Cotte et achevé en 1736 – ce sont les travaux de percement décidés du temps d'Hausmann qui en eurent raison. Ébranlé par les chantiers des abords de l'avenue de l'Opéra, il fut abattu en 1879.

Saint-Roch obéit aux règles du roman-feuilleton : rebondissements, surprises, épisodes imprévus. Le point final de l'architecture de l'église, après cette succession extraordinaire d'architectes, Lemercier, Hardouin-Mansart et Robert de Cotte, fut donné par Étienne Louis Boullée – un pur génie, dont on oublie souvent qu'il a réellement construit des édifices. Il est surtout resté de lui de prodigieuses constructions imaginaires, comme le cénotaphe de Newton, ou ses dessins pour d'immenses bibliothèques qui relevaient de l'utopie. Peter Greenaway en a fait le principal inspirateur du héros de son film *Le Ventre de l'architecte*.

Étienne Louis Boullée, en 1754, avait été chargé de prolonger encore ce bijou architectural qu'était la chapelle de la Vierge par une chapelle du Calvaire. Il eut l'idée d'une fausse grotte et d'une croix, un Golgotha en plein Paris – pour qu'on l'aperçoive par transparence depuis le cercle tracé par Hardouin-Mansart. Rome devait jouxter Jérusalem. Aujourd'hui, son idée